

FREDERICK TREVES

elephant man

POSTFACE D'ANNE-SYLVIE HOMASSEL

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



elephant
man

L'éditeur remercie chaleureusement Arnaud Fournier.
Sans Stalker, ce livre n'existerait pas.

© Les Éditions du Sonneur, 2011

ISBN : 978-2-916136-43-1

Dépôt légal : novembre 2011

Deuxième édition

Conception graphique de la couverture : Sandrine Duvillier

Conception graphique des pages intérieures : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

FREDERICK TREVES

elephant man

Traduction de l'anglais et postface
d'Anne-Sylvie Homassel



DANS MILE END ROAD, en face du London Hospital, il y avait autrefois – il y a peut-être encore – toute une rangée de petites échoppes, parmi lesquelles celle d'un marchand de fruits et légumes dont le local était à louer. La devanture était, à l'exception de la porte, entièrement recouverte d'un grand morceau de toile. L'on pouvait, proclamait ce calicot, découvrir l'Homme-Éléphant dans la boutique pour la somme de deux pence. Un portrait grandeur nature dudit phénomène était peint sur la toile en couleurs criardes. L'œuvre, très grossière, représentait une effroyable créature que nul

n'eût pu imaginer, si ce n'est en cauchemar. La silhouette était celle d'un homme, la physiologie celle d'un éléphant. La métamorphose cependant n'était qu'amorcée : il y avait encore en cet être plus de l'homme que de la bête, ce qui constituait sans doute sa caractéristique la plus ignoble. Point de pathétique difformité ici, point de grotesque monstruosité, mais simplement l'abjecte suggestion du lent passage de l'humain à l'animal. En arrière-plan, quelques palmiers évoquaient une jungle, donnant à penser au spectateur doué d'imagination qu'en ces lieux sauvages avait jadis rôdé cette vicieuse chimère.

Le jour où je découvris l'existence de ce phénomène, le spectacle avait déjà pris fin. Un jeune garçon bien informé s'en fut donc quérir le propriétaire dans un débit de boissons des environs. Pour un shilling, j'eus droit à une visite privée. La boutique était vide, le plancher et l'étagère – où végétaient de vieux bocaux

et deux ou trois pommes de terre ridées – gris de poussière. Dans la vitrine pourrissaient des légumes non identifiables. Les fenêtres, recouvertes par le calicot dont j’ai parlé, ne laissaient passer que très peu de lumière. À l’autre extrémité du local – où l’ancien propriétaire devait, je l’imagine, avoir installé son bureau –, un rideau, ou plutôt une nappe rouge accrochée par quelques anneaux à une ficelle tendue entre deux murs, dissimulait le fond du magasin. L’endroit était froid et humide car nous étions en novembre. Novembre de l’année 1884, préciserais-je.

Le forain tira le rideau, révélant ainsi une silhouette recroquevillée sur un tabouret, enveloppée dans une couverture marron. Devant le tabouret, sur un trépied, une grosse brique que chauffait la flamme d’un bec Bunsen. La créature, penchée en avant, en recherchait visiblement la chaleur. Elle n’avait pas bronché lorsque la nappe rouge avait coulissé sur la corde.

Captive d'une boutique déserte, éclairée par la lumière ténue et bleuâtre du gaz, cette forme voûtée était une parfaite incarnation de la solitude. Elle eût pu être un prisonnier dans une grotte, ou quelque sorcier épiant les manifestations sacrilèges de la flamme fantomatique. Dehors, le soleil brillait ; l'on entendait les passants, une mélodie sifflée par quelque gamin des rues, le doux murmure de la circulation.

– Debout, s'écria le propriétaire, du ton rogue sur lequel il se fût adressé à un chien.

La créature lentement se leva et laissa glisser à terre la couverture qui l'encapuchonnait. S'offrit alors à mon regard l'être humain le plus répugnant que j'eusse jamais vu. J'avais, dans l'exercice de ma profession, constaté à quel point la maladie ou les accidents peuvent mutiler ou rendre difformes les visages et les corps ; mais jamais je n'avais eu sous les yeux version si pervers, si avilie de l'homme. Le torse et les pieds nus, il portait un pantalon

élimé, relique, sans doute, d'un costume ayant appartenu à un individu fort corpulent. Certainement influencé par le calicot, j'avais attribué à cet Homme-Éléphant une taille colossale. Or l'individu qui se tenait devant moi était d'une taille inférieure à la moyenne et sa voussure le rendait plus petit encore. Sa caractéristique la plus remarquable était sa tête, gigantesque et difforme. Au-dessus du front, saillait une énorme masse osseuse, cependant qu'à l'arrière pendait un sac de peau à l'apparence spongieuse et dont la surface était semblable à celle d'un chou-fleur bruni. Quelques mèches de cheveux, longues et raides, poussaient sur ce crâne. L'excroissance frontale dissimulait pratiquement l'un de ses yeux. La circonférence crânienne de cet être était équivalente à celle de sa taille. Une autre protubérance osseuse déformait sa mâchoire supérieure, retroussant sa lèvre d'une sorte de moignon rosâtre et transformant sa bouche en un orifice

baveux. C'est cette difformité spécifique que le peintre de l'annonce avait exagérée au point de lui donner l'apparence d'une trompe, ou d'une défense. Le nez n'était qu'une masse informe de chair, dont seule la position dans le visage indiquait la nature. Ces traits n'étaient pas plus capables d'expression qu'une loupe de bois. Le dos avait un aspect particulièrement hideux, couvert qu'il était d'appendices de chair grumeleuse et brunâtre qui, pour certains, pendaient jusqu'à mi-cuisse.

Le bras droit, énorme, amorphe, suggérait par son apparence une atteinte d'éléphantiasis. De même que le dos, il était recouvert de ces excroissances molles de peau brune. La main était grande et grosse – une nageoire, une rame en vérité. Il était impossible de distinguer sa paume de son dos. Le pouce, qui n'avait pratiquement aucune utilité, ressemblait à un radis, les autres doigts à des racines épaisses et tubéreuses. Par contraste, le bras gauche avait un

aspect des plus remarquables, non seulement des plus normaux, mais encore fort délié, à la peau fine ; la main, belle et délicate, eût fait envie à n'importe quelle femme. Au sternum de l'individu était accrochée l'une de ces repoussantes protubérances de chair. On eût dit le fanon pendant au cou d'un lézard. Les membres inférieurs souffraient des mêmes infirmités que le bras droit. Ils étaient épais, œdémateux et très déformés. Pour ajouter aux misères de ce malheureux, il était atteint, depuis l'enfance, d'une maladie de la hanche qui l'avait laissé boiteux et le condamnait à ne pouvoir se déplacer qu'avec une canne. Raison pour laquelle il eût été incapable de fuir ceux qui le tenaient sous leur férule. Comme il me le confia plus tard, il ne pouvait physiquement s'en éloigner.

Il me faut mentionner une autre caractéristique qui soulignait son isolement. À son terrible aspect s'ajoutait l'odeur tout aussi

intolérable que dégageaient les excroissances spongieuses de sa peau.

Son montreur ne m'apprit rien de l'Homme-Éléphant, si ce n'est qu'il était anglais, se nommait John Merrick¹ et qu'il avait vingt et un ans.

Comme j'étais à cette époque maître de conférences en anatomie à la faculté de médecine du London Hospital, qui se trouvait juste en face, je fus saisi d'un vif désir d'examiner cet homme en détail, afin de pouvoir établir un catalogue de ses anomalies.

J'obtins du propriétaire de pouvoir interroger son étrange phénomène dans mon bureau. Ce qui ne se fit pas sans difficulté. L'Homme-Éléphant ne pouvait s'exhiber à visage découvert dans la rue. Il eût été assailli par la populace, interpellé par la maréchaussée. De fait, il n'avait pas plus de contact avec le monde que

1. Ou plutôt Joseph Carey Merrick. Nous revenons sur cette erreur dans la postface. [*Toutes les notes sont de la traductrice.*]

l'Homme au Masque de fer. Il disposait cependant d'un déguisement à l'aspect presque aussi surprenant que celui qu'il offrait. Il s'agissait d'une longue cape noire qui lui tombait jusqu'aux pieds. Je ne sais où il s'était procuré ces oripeaux, qui ressemblaient à ceux que portent les bandits vénitiens de nos scènes de théâtre. Des pantoufles semblables à des sacs de toile dissimulaient ses pieds difformes. Son crâne énorme était coiffé d'un couvre-chef d'une apparence inédite – aussi noir que la cape, il était doté d'une large visière et ressemblait vaguement à la casquette d'un marin de plaisance. Mais la tête de l'Homme-Éléphant était, ne l'oublions pas, d'une circonférence égale à celle de sa taille. On en déduira sans peine la dimension de cette coiffe. Un petit rideau de flanelle grise était cousu à la visière, masque de tissu fendu à l'horizontale : c'est ainsi que le malheureux pouvait voir quelque chose du monde. Ce costume, porté par un être bossu

qui ne pouvait se déplacer qu'appuyé sur une canne, était sans doute le plus remarquable accoutrement jamais conçu pour l'homme. Pour que Merrick pût traverser la rue, je lui fis réserver un fiacre et lui laissai ma carte, ce qui devait lui garantir un accès immédiat à la faculté. Cette carte devait jouer un rôle essentiel dans la vie du malheureux.

Je procédai à un examen poussé de mon visiteur, que je restituai par la suite dans un article publié par le *British Medical Journal*². De l'individu lui-même, je ne parvins pas à tirer grand-chose. Réservé, l'esprit confus, certainement effrayé, il était de surcroît fort intimidé par la situation. De plus, ses réponses étaient pratiquement incompréhensibles. La protubérance osseuse qui déformait ses lèvres lui interdisait d'articuler clairement certains mots et

2. Le *British Medical Journal* publia deux articles de Frederick Treves sur la question, en décembre 1886 et en avril 1890.

brouillait son élocution. Il s'en revint à la boutique par un autre fiacre ; quant à moi, j'étais certain de ne jamais le revoir, d'autant que je découvris dès le lendemain que le spectacle avait été interdit et que la boutique était désormais vide.

John Merrick, avais-je estimé, était dépourvu d'intelligence et ce depuis son enfance. Tout renforçait cette hypothèse : ses traits difformes étaient impuissants à exprimer des sentiments, son discours était pratiquement incompréhensible et son attitude générale celle d'un être dont l'esprit était vierge de toute émotion et de toute inquiétude.

Cette conviction était étayée par l'espoir que son intellect fût aussi peu développé que je l'imaginai. Je ne pouvais penser une seconde qu'il était en mesure d'apprécier sa propre situation. Voici un homme qui, dans la fleur de la jeunesse, souffrait de difformités si profondes que tous ceux auxquels elles étaient

dévoilées ne pouvaient que reculer d'horreur et de dégoût. On le menait de ville en ville pour qu'il fût exposé comme un monstre, un objet de pure répugnance. Il était mis à l'écart tel un lépreux et ses conditions d'existence étaient celles d'un fauve de cirque. La seule ouverture qu'il avait sur le monde était celle du judas dans la roulotte de son douteux imprésario. En outre, il était boiteux, ne pouvait se servir que d'un seul bras et avait toutes les difficultés du monde à se faire comprendre. Ce ne fut pas avant d'apprendre que Merrick était d'une grande intelligence, qu'il était doté d'une immense sensibilité et – pire encore – d'une imagination des plus romanesques, que je pus me rendre compte de la terrible tragédie qu'était son existence.

Je pensais l'épisode de l'Homme-Éléphant clos. J'étais cependant destiné à le rencontrer de nouveau, deux ans plus tard, dans des conditions bien plus mouvementées.